

# Henri Cadier pendant la guerre de 1939-1945

de Martine David, sa petite fille

## L'arrestation

En Février 1943, Henri doit précipitamment quitter Pau où il était avocat. Il nous a souvent raconté comment il avait été prévenu de l'arrivée imminente de la Gestapo. Quelqu'un lui avait téléphoné (je ne sais plus qui, peut-être son frère Charles, aussi impliqué que lui à Oloron dans la lutte contre les exactions des nazis allemands et de leurs collaborateurs français) et lui avait dit après quelques mots anodins :

« *A propos, tu sais que Fenouilh vient de se faire arrêter ?* » Fenouilh était le surnom donné dans la famille à Henri, qui a aussitôt compris le message, rassemblé quelques affaires et abandonné son domicile par la porte de derrière. La Gestapo arrivait quelques heures plus tard et Nelly leur faisait savoir que son mari était absent pour quelques jours.

Les quelques jours durèrent plusieurs mois et Henri trouva refuge en Suisse jusqu'en novembre 1944. Sur son voyage, son lieu de résidence, je ne sais rien, sinon qu'il retrouva Gérard et Guy (Charles) qui faisaient alors des études en Suisse. Ils pourront sans doute compléter cet article. Le courrier d'Henri suivait des cheminements tortueux et Nelly parle toujours de lui dans ses lettres en le nommant « Notre Ami ». Bien entendu, leur correspondance n'aborde aucun sujet sensible, et rien ne transparait des engagements politiques des uns et des autres.

Pendant son séjour en Suisse, j'imagine assez bien Henri désœuvré, lui toujours si actif ; la preuve en est qu'il va consacrer une bonne partie de son temps à des recherches généalogiques sur sa famille maternelle, les Bost, à travers des documents qu'il trouve sur place.

C'est pendant ce séjour forcé en Suisse que les Éditions Labor et Fides contactent Henri pour collaborer à leur collection consacrée aux « souffrances des Eglises sous la croix ». Ce livre, dont Henri écrit l'introduction et certains chapitres, s'intitule *Le Calvaire d'Israël*. Il est en grande partie consacré au camp de Gurs, situé à une dizaine de kilomètres d'Oloron.



Famille Henri

## Le Camp de Gurs

Le 26 mars 1939, Franco prend le pouvoir et depuis quelques semaines des hordes de Républicains quittent l'Espagne pour se réfugier en France. On compte près de cinq cent mille civils et militaires fuyant leur pays. Les camps des Pyrénées-orientales ne suffisent plus, on décide de créer un nouveau camp du côté de Pau, plutôt dans le Béarn que dans le Pays Basque, pour éviter les frictions avec les nationalistes basques (de nombreux réfugiés sont des Basques républicains). On choisit une vaste plaine marécageuse entre Oloron et Navarrenx, et on construit en 42 jours (15 mars-25 avril 1939) 378 baraques entourées d'une double rangée de barbelés.

Réfugiés, prisonniers ? On ne sait pas très bien quel va être le statut de ces combattants de l'armée républicaine et de ces volontaires des Brigades Internationales qui seront près de 19000 dès le mois de mai

(le camp étant prévu pour un maximum de 18000 personnes). Les conditions sanitaires sont épouvantables et l'hiver verra périr un certain nombre de ces réfugiés, d'autres quitteront le camp pour travailler, d'autres enfin rejoindront le camp de Rivesaltes. Il faut en effet faire de la place pour une nouvelle population : des réfugiés arrêtés en région parisienne, dont beaucoup de femmes allemandes, en majorité d'origine juive, sont internés à Gurs. Ils croyaient avoir trouvé en France une terre d'asile...

« *La misère de Gurs devait atteindre son paroxysme en octobre 1940, lorsque, par une nuit de pluie, d'innombrables camions déchargèrent sept mille deux cents Israélites et chrétiens d'origine juive, vieillards, malades, hommes, femmes et enfants, arrachés, quelques jours auparavant, de l'ex grand duché de Bade et du Palatinat* », écrit Henri dans *Le Calvaire d'Israël*.

Cette opération faisait partie du « Plan Madagascar » qui prévoyait de déporter les « populations indésirables » dans cette île. Henri écrit quelques pages sur son action à cette époque là : des parents des prisonniers le contactent, il essaie d'obtenir un « *exeat* » pour raisons

de santé, il prend des risques, le sous-directeur aussi, les résultats sont minces, mais plusieurs vies sont sauvées. Charles, aumônier protestant du camp, soulage lui aussi les malheureux. Madeleine Barrot, Secrétaire Générale de la CIMADE (créée en 1939), parvient à obtenir une baraque pour apporter l'aide matérielle et morale indispensable. Des jeunes gens volontaires partagent la vie du camp comme Mlle Monique M. qui écrit : « *Et tous ces gens qui meurent, les uns après les autres, personne ne s'en préoccupe ! Je t'assure qu'il faut se raccrocher de toutes ses forces à sa foi pour trouver encore que dire, que faire et que penser... Notre petit foyer est toujours archi-plein. Nous le chauffons de notre mieux et tous viennent chercher ici un peu de chaleur et d'intimité.* ». Cette lettre date de novembre 42.

Entre octobre 1940 et novembre 1943, plus de 20000 prisonniers juifs sont internés au Camp de Gurs.

Près de 1100 mourront de maladie et de malnutrition.

Les 6, 8 et 24 août, le 1<sup>er</sup> septembre 1942, le 27 février et le 3 mars 1943, six convois partent pour Drancy d'où 3907 juifs du camp de Gurs furent déportés à Auschwitz. Les autres furent transférés dans d'autres camps, un millier environ parvint à s'évader.

En mars 1943, le camp fut dissous, mais 230 prisonniers (prisonniers politiques et de droit commun, gitans, prostituées) furent maintenus sur place et libérés le 25 août 1944.

Après la Libération, le camp ne fut pas encore fermé. Dès septembre 1944, 3000 détenus furent internés : prisonniers de guerre allemands, collaborateurs, trafiquants du marché noir. Il fallut attendre le 31 décembre 1945 pour la fermeture définitive du Camp de Gurs : les baraques encore en état furent vendues aux enchères, les autres furent brûlées.

De 1939 à 1945, plus de 60000 réfugiés et prisonniers ont séjourné au Camp de Gurs.

## La Résistance

Après la catastrophe de juin 1940, nous fûmes, nous Français, comme hébétés, nous surtout les combattants de 14-18. (...) Notre attention fut très vite absorbée par une tâche impérieuse et urgente : accorder secours et logement aux malheureux accourus de toutes parts, qui fuyaient l'ennemi et que celui-ci mitraillait sur les routes. En peu de jours, la population d'une ville telle que Pau (Basses-Pyrénées) était passée de quarante mille à trois cent dix mille habitants ! On hébergeait du monde partout : dans les couloirs, dans les églises. La chaussée était aussi encombrée de piétons que les trottoirs. Parmi ces nombreux réfugiés, certains vont assez vite devenir la cible des lois racistes d'octobre 1940. Il ne faudrait pas croire ou laisser croire que de telles détresses, dont certaines avaient été soulagées par des gens de cœur mais d'autres aggravées par des Français égarés, n'aient pas soulevé d'emblée chez les chrétiens des sentiments de pitié et des efforts passionnés pour y porter remède. J'ignore le détail de ces « efforts », mais il est probable qu'il s'agissait avant tout de trouver des familles d'accueil dans des lieux isolés à l'abri des dénonciations. Dans son livre, Henri cite l'exemple de deux dames israélites, l'une d'origine allemande, l'autre d'origine autrichienne, averties d'une rafle, et qu'il conduit « dans une villa retirée, entourée de bois et de ravins » où un colonel espagnol, lui-même réfugié, les accueille sans hésiter.

A la suite du débarquement des troupes anglo-saxonnes en Afrique, le 8 novembre 1942, la France est entièrement occupée. Beaucoup voulurent alors rallier Alger. Comme la côte méditerranéenne était très surveillée, le seul moyen d'accès restait l'Espagne.

Je laisse ici la parole à Henri :

*« Le risque était grand d'être refoulé à la frontière et livré aux autorités allemandes ou de Vichy. Ou bien, ce qui ne valait pas mieux, celui d'être immobilisé de longs mois au camp de Miranda de Ebro qui, depuis longtemps, bloquait de nombreux Français ayant déjà forcé la frontière avec Alger pour objectif.*

*Peu à peu se multiplièrent les organisations tendant à permettre la difficile traversée. Les Allemands occupent tous les cols frontières et leurs patrouilles se montrent nombreuses et actives. La neige commence à recouvrir les sommets. L'hiver débute et ira s'aggravant.*

*N'importe. Il faut passer.*

*C'est dans de telles conditions qu'ont été pratiqués des dizaines et des centaines de passages !*

*Nous avions sur place des aides excellents et d'un dévouement à toute épreuve.*

*Je me plais à rappeler notamment l'attitude du maire d'une commune basque frontalière qui, d'une façon tout à fait désintéressée, a organisé un service permanent de guides bénévoles. Ce service, très dur en raison du risque et du grand effort physique, a fonctionné sans arrêt pendant de longs mois.*

*Bergers, paysans de l'endroit, ces guides étaient répartis en deux ou trois équipes qui se relayaient sans cesse. Il s'agissait avant tout de déjouer l'attention des patrouilles ennemies et, pour cela, de modifier fréquemment les itinéraires.*

*Tous les voyages se faisaient de nuit. Service très dur, disions-nous, parfois même exténuant, lorsque, sur des pentes raides, l'état glacé de la neige obligeait les guides à soutenir et à porter sur leur dos des passagers presque toujours mal équipés et inexperts.*

*Les départs de Pau se faisaient par équipes de six à huit, formées, assez longtemps à l'avance, par un ancien combattant, un « dur » de*

*l'autre guerre. Il y consacrait tout son temps et souvent même son argent.*

*Entourés des plus grandes précautions, les départs s'effectuaient deux ou trois fois par semaines, suivant les circonstances. Il arrivait qu'à la dernière minute l'organisateur était prévenu par un comparse que, pour une raison ou pour une autre, il était indiqué de retarder l'expédition trop chanceuse.*

*De Pau à la frontière, il fallait deux longues nuits de marche à travers forêts, ravins, pâturages et précipices. Même pour arriver à pied d'œuvre, le risque était grand en raison des contrôles très sévères auxquels les voyageurs se trouvaient soumis en chemin de fer et en autobus.*

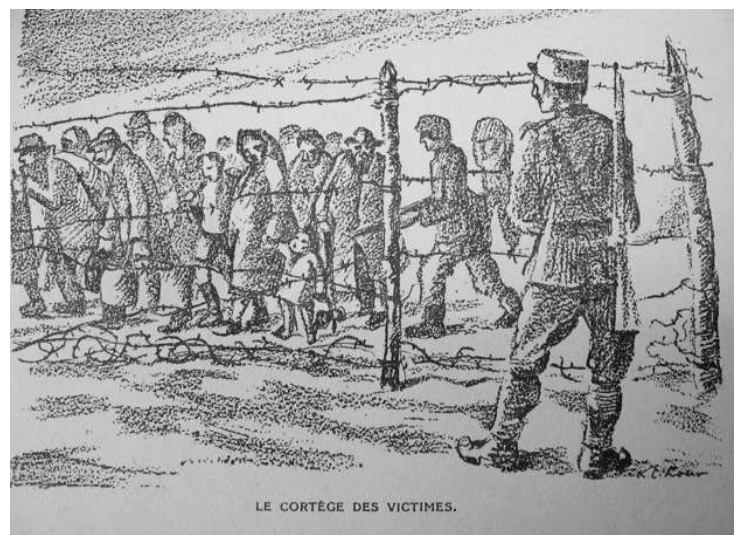
*Cependant, grâce aux précautions prises, il n'y a pas eu, de novembre 1942 à mars 1943, d'arrestation ni même un seul refoulement à la frontière.*

*Les frais des guides — car il fallait bien payer ces braves gens qui devaient vivre et faire vivre leurs familles — étaient couverts par une sorte de caisse de compensation alimentée par les ressources très variables des partants. Ceux qui le pouvaient payaient pour ceux qui étaient démunis, et une solidarité magnifique s'est manifestée entre des Français qui, hier encore, s'ignoraient ».*

## Epilogue

Dans son livre, Henri ne dit rien de précis sur son propre rôle. Si certains des lecteurs de La Garbure en savent plus, leur témoignage serait bienvenu pour compléter cet article.

Je me souviens cependant d'une remarque de Francis Cadier qui m'a beaucoup frappée. Il me disait que son père et lui appartenaient à des réseaux de Résistance différents, mais que jamais, ni pendant la guerre ni après, ils ne s'étaient parlé de leur engagement respectif. Quant à mon père, Jacques, un jour où je lui demandai de parler de la guerre à ses petites filles, m'attendant à avoir des informations sur son action dans le Queyras, il s'est borné à raconter sa « drôle de guerre », et comme je le pressais pour en savoir plus sur la Résistance, j'ai dû me contenter de « Ah, ça, c'est une autre histoire ... ».



LE CORTÈGE DES VICTIMES.

Croquis de Kurt Loew, artiste autrichien captif pendant deux ans au camps de Gurs, extrait du livre « Le Calvaire d'Israël »